

apathiques représentants du peuple à faire quelque chose pour leurs administrés.

La Bibliothèque centrale de Toronto et ses quatre succursales — soit cinq bibliothèques pour la ville — contiennent 89,248 volumes dont 8,000 pamphlets.

La Bibliothèque centrale contient à elle seule 77,000 volumes.

Le nombre de porteurs de cartes qui ont accès à ces quatre-vingt-dix mille volumes est de 42,788.

Il faut ajouter à cela les personnes qui, sans cartes, se servent de ces livres dans la salle d'étude qui est toujours pleine et doit former un contingent à peu près égal au premier.

Ces deux classes de personnes ont lu l'année dernière plus d'un demi-million de volumes.

Il est à noter que les romans ne composaient même pas la moitié de ce chiffre, mais seulement 46 p. c.

Les statistiques démontrent que la fréquentation des bibliothèques diminue le goût de la lecture des romans.

En 1889 la proportion des romans aux autres volumes demandés était de 56.3 p. c.

En 1894, elle est tombée à 46 p. c.

Il y a donc eu un gain de 10 p. c. en cinq ans.

La lecture des magazines, dans la même période, a augmenté de 3.3 p. c. à 12 p. c.

La proportion des jeunes gens aux adultes qui fréquentent la Bibliothèque a augmenté de 4.7 pour cent dans la période sus indiquée.

La garde de ces 90,000 livres et le service des lecteurs a coûté en chiffres ronds \$29,000 pour l'année 1894. Les salaires se sont élevés à \$12,000 pour la bibliothèque et ses quatre succursales.

Il a été expédié de sept à huit milles cartes postales pour réclamer des livres arriérés et il a été perçu \$1,005.59 d'amendes pour ces livres retenus; ce qui prouve le bon fonctionnement de l'entreprise.

Voyons, n'est ce pas admirable, ce résultat?

Penser que cent mille personnes, dans l'année, ont pu trouver un asile de l'esprit pour se confirmer dans leurs connaissances et pour les agrandir.

Supposons que sur ces cent mille personnes chacune n'ait trouvé qu'une seule idée, qu'un seul renseignement, n'ait appris qu'une chose ignorée; quelle somme énorme de connaissances répandue dans le peuple, semence pour la moisson future.

Quand donc notre ville se décidera-t-elle à dépenser \$30,000 aussi intelligemment que cela par année?

CIVIS.

Soldez votre compte d'abonnement au RÉVEIL jusqu'au 1er janvier prochain et vous recevrez dix morceaux de musique.

L'UNIFORMITÉ DES LIVRES D'ÉCOLE

Le succès véritable d'une école élémentaire est généralement en raison inverse du nombre de traités de ce et de ça, de manuels, d'aide-mémoire et de livres de texte qu'on met entre les mains des élèves. Tous ces livres soi-disant classiques, grammaires, arithmétiques, traités de style et d'art épistolaire, manuels d'agriculture, d'hygiène, et que sais-je? quelle utilité peuvent-ils avoir pour les enfants? Quels services peuvent-ils rendre aux professeurs?

Parlez de cela à des hommes vraiment compétents en matière d'éducation (et ils sont faciles à compter ici), tous vous diront que c'est de l'abondance stérile, et l'indice infallible d'un système méthodologique qui ne saurait même pas soutenir l'épreuve de la critique la plus indulgente. On n'a qu'à consulter sur ce point les plus grands génies qui ont daigné s'occuper d'éducation. Il suffirait de citer Platon, Comenius et Pestazzi.

Dupuis un grand nombre d'années, monsieur l'abbé Verrean, dont personne ne contestera la haute compétence basée sur de fortes études et une longue expérience, a souventes fois exprimé sa conviction que nous avons trop de livres dans les écoles; ses opinions sur ce point sont d'ailleurs bien connues des instituteurs de Montréal, et j'avoue humblement que je les partage sans restriction.

Avec ces montagnes de manuels indigestes, arides et rédigés en iroquois la plupart du temps, le maître, au lieu d'instruire, d'expliquer, de parler à l'intelligence de l'enfant, est trop exposé au danger de devenir une sorte de répétiteur, chargé de veiller à ce qu'on verse dans la mémoire de l'écolier tant de mots, tant de phrases, tant de pages, comme on verse de l'eau dans une tonne ou de la meunasse dans un baril. L'élève, lui, joue le rôle de phonographe; il répète le mot à mot sans trop savoir ce qu'il dit, et sans s'arrêter au sens.

J'ai rencontré l'autre soir un enfant de onze ans qui allait à l'école, je me dispense de nommer l'école, ne voulant pas faire de personnalités.

Le petit malheureux avait à apprendre par cœur pour la journée du lendemain une demi page de catéchisme, une réponse d'histoire sainte, un paragraphe d'histoire du Canada, un boniment de géographie, un bout de grammaire, et une leçon d'hygiène où on lui parlait d'oxygène, d'hydrogène et d'acide carbonique.

Je crois que j'en oublie. En effet, il y avait des devoirs écrits. Franchement, si les habitants de Lupata, auxquels on a prêté tant d'actions bizarres et d'idées extravagantes, se mettaient à critiquer sur le même ton ce qui se passe dans nos écoles, je crois que nous n'aurions pas les rieurs de notre côté. Quelle idée